

La mort, cette déchirure qui nous ouvre à la vie

Luc s'est suicidé le 18 septembre 2009, sur la plage de Magouero, entre Carnac et Lorient. Une semaine avant ses vingt-neuf ans. Aujourd'hui, Anne Dodemant, sa mère, nous reçoit pour parler de la mort. Donc de la vie.

Rencontre

Avec la mort, le rapport est forcément singulier. On ne peut parler que de celle qui vous touche. Et qu'y a-t-il de plus poignant que la mort de son enfant ? Anne Dodemant a couché sur le papier, dans un petit livre sobre et émouvant, ce que la mort de son fils a fait naître en elle. Des mots justes sur des maux indicibles.

En cette après-midi d'automne, l'été joue les prolongations. Anne reçoit chez elle en Touraine. L'élégance même. Sa voix est calme, posée. « La mort, ce n'est pas une idée. C'est celle que l'on a éprouvée. » Elle restait en « superficie » avant la disparition de Luc. Ce qui est arrivé « ne ressemblait à rien de connu ».

La douleur reste intacte

Que l'on perde son enfant après un suicide, un accident ou une maladie, « on se débat contre la même peine ». La culpabilité est la même. « On n'a pas su garder notre enfant en vie. Où est-ce que j'ai failli ? » Même l'amour s'est révélé impuissant. « J'ai mis longtemps à accepter cette impuissance fondamentale de l'amour. » Elle vient nous rappeler que « l'autre est un espace sacré ».

Un tel drame fait vaciller les certitudes. Balaise les idées reçues. Comme ce temps qui viendrait « effacer ». « Mais non ! Même si je ne suis plus dans le même état qu'il y a cinq ans, la douleur reste intacte. » Les deux anniversaires de Luc, au mois de septembre, la ravivent.

Le deuil n'est jamais fini

Et ces amis censés vous soutenir dans la peine ? « Il n'y a pas grand monde alors, vous savez... » Occupations, peur de déranger, d'être maladroit, indifférence... La tristesse assombrit son visage. « Et pourtant, j'aurais aimé parler de Luc. Le faire exister... »

Heureusement, les proches, eux, sont là. Le conjoint surtout. « La mort d'un enfant, c'est un tremblement de terre. S'il y a des failles, le couple ne tient pas. » Anne et son mari ont tenu. Avec leurs trois autres enfants, « ça a été plus difficile. Ça a bousculé beaucoup. Chacun vit le deuil à son rythme ».

« Vivre » un deuil, oui. En revanche, Anne ne comprend pas cette curieuse expression, tellement rebattue : « Faire son deuil. » « Comme



Anne Dodemant a perdu son fils Luc en septembre 2009.

on fait sa valise ? C'est-à-dire qu'on la boucle ! Et après c'est fini. Mais ce n'est jamais fini ! Le deuil se conjugue au passif. C'est lui qui nous travaille, qui nous éreinte, nous épuise, nous lessive, nous essore ! »

Pourtant, cela n'empêche pas de vivre, ni même d'être heureux. « C'est mon mari qui a dit ça. Il a raison.

Aujourd'hui, nous connaissons des moments de paix. Et ça, ça dépend de nous. Dépasser l'amertume, l'aigreur, pour voir ce qu'il y a de beau. » Le visage s'éclaire. Le soleil illumine la véranda où Luc venait rouler sa cigarette. L'absent se fait présence. Comme un signe.

Accepter sans se résigner

« Mais, ensuite, notre regard sur la vie change. Nous sommes propulsés dans un lieu où l'on ne peut qu'être seul. Cette solitude nous ouvre à la paix et à la liberté. Cette déchirure nous ouvre aussi à la vie. Celle qu'on ne peut pas nous ôter. C'est un don de ce deuil-là. »

Accepter - « ne pas vouloir que les choses soient autrement que ce qu'elles sont. » - sans se résigner, c'est un sacré travail. Sa profession de psychothérapeute l'a-t-elle aidée dans ce cheminement ? « Non, c'est plutôt mon questionnement sur l'humain. Cela m'a toujours intéressée. » Les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, qu'elle a pratiqués, peut-être aussi. « Il n'y a rien qui aide. On est toujours à hurler : rendez-moi mon enfant ! »

La vie et la mort

Rien, pas même la religion ? « Dépouillée du religieux », cette épreuve lui a enlevé toutes « les béquilles », l'a éloignée des rites qui avaient bercé son enfance. Il reste la foi. Les séjours à la chartreuse de Séguinac, dans l'Ain. Ce Jésus qui « parle au cœur ». Cette espérance qui a à voir avec l'espérance chrétienne. « Luc, je sais que tu continues à vivre. » Cette « certitude » qui, « sans rien diminuer de la douleur de l'arrachement », permet à Anne de dire aujourd'hui : « Je prends tout ! » Autrement dit, et la vie et la mort. Comme les deux faces indissociables de notre condition humaine.

François VERCELLETTO.

Même la nuit quand je dors,
Albin Michel,
143 pages, 13,50 €.